

Fatma et le texte libre

Martine Boncourt

Nous avons tous dans nos pratiques, et quelle que soit la pédagogie adoptée, une activité que nous aimons plus que les autres. Pour ma part, c'est le texte libre. Je lui vois toutes les vertus, éducatives, catharsiques, créatives, poétiques, cognitives, pédagogiques, didactiques, linguistiques et j'en ajouterais bien d'autres si je pouvais – si je savais. Dans l'association d'alphabetisation pour adultes que nous avons montée voici trois ans, association qui s'est très vite orientée vers l'apprentissage du français langue étrangère (FLE), la méthode – naturelle – utilisée s'appuie donc sur les textes libres des apprenants.

Les enseignants de tout bord connaissent en principe les raisons qui président à leurs choix. Et s'ils les pressentent aussi parfois, rarement les élèves-enfants sont en mesure de les expliciter ou d'en entrevoir la complexité.

C'est bien moins le cas des adultes. Nos apprenantes par exemple, malgré un vocabulaire encore limité, décortiquent souvent le pourquoi et le comment non seulement des notions nouvelles apprises, mais aussi de la pédagogie utilisée, d'une façon parfois insolite. Jugez-en vous-mêmes.

Ce jour-là, ce que Fatma écrivait librement fut choisi par le groupe d'adultes comme texte de référence, comme il est d'usage en Méthode naturelle de lecture-écriture. Le formateur qui avait animé la séance et présidé au choix de texte me le montra le soir même avant de l'écrire sur un carton pour l'affichage. J'eus un choc. Il y était question d'un cauchemar récurrent consécutif à un accident de voiture que Fatma avait vécu quelques années auparavant. Dans ce mauvais rêve, elle perdait des proches et parmi eux ses enfants. L'évocation d'enfants morts ne laisse personne indifférent, même s'il ne s'agit que d'un rêve, d'autant que, livrées à l'écrit, les paroles donnent encore davantage de consistance aux événements. Aussi n'ai-je été que moyennement étonnée par la réaction de Fatma lorsque nous nous sommes apprêtées à relire son texte pour l'étudier le lendemain. Elle manifesta en effet une très grande gêne à la perspective de voir "sa vie écrite sur une feuille", étalée aux yeux de tous et faisant l'objet d'une étude approfondie.

Sur le coup, silence. Je cherche une réaction. Et comme souvent en classe, j'improvise en fonction de toutes sortes de paramètres qu'on connaît bien : empirisme, éthique, culture pédagogique, tempérament et sensibilité propres... tout cela formant un savant mélange dont on ne saurait repérer l'élément déterminant.

Je demande donc au groupe de femmes présentes – turques pour la plupart – si elles ont déjà vécu un accident de voiture et quel impact il a eu sur elles. Les réactions sont vives et variées, mais toutes témoignent de l'intensité du traumatisme et de la difficulté à oublier qui génère chez elles aussi des cauchemars du même ordre.

M'adressant à Fatma, je lui signale alors que si son texte a été choisi, c'est bien parce qu'il nous parle, à nous toutes. Le travail d'étude et de recherche que nous allons y faire est comme une sorte d'appropriation par le groupe. Au fond, même si elle en est l'auteur, c'est un peu comme s'il ne lui appartenait désormais plus vraiment puisque par cette histoire singulière, nous racontons la nôtre propre. J'ajoute enfin que, parfois, un texte personnel, dès lors qu'il est écrit, fonctionne comme un fardeau qu'on a « déposé », hors de soi. Fatma répond : « C'est vrai ça. Mon mari ne veut pas que je lui en parle. Mais moi j'aimerais, je sens que ça me ferait du bien... »



On me rétorqua, par ailleurs et en lieu « autorisé » où je racontai cet épisode, que mon intervention était « violente » parce qu'elle était comme une désappropriation de la parole de l'autre. Loin de moi l'idée de refuser un avis d'expert – pour l'occurrence, celui d'un cousin psychanalyste – mais ici, comme en toutes choses, je me demande qui parle et pourquoi. Je sais par expérience que les psys, pour lesquels j'ai une totale admiration, détestent qu'on vienne baguenauder sur leurs plates-bandes. N'oublions pas qu'ils sont « supposés savoir » et que ce supposé savoir ne fonctionne que si nous ignorons que ce savoir n'est que « supposé ».

En apportant à Fatma cette réponse – banale pourtant mais, il faut le croire, non anodine –, je

suis allée me promener en ces lieux interdits où règne l'inconscient... Et nonobstant les remontrances de maître d'école à élève trop curieuse, je ne le regrette pas.

Car voici qu'intervient Mehrican, une autre apprenante du groupe, le groupe dont, en tant que porte-parole, elle démontre l'effet médiateur capital en pédagogie Freinet-Institutionnelle. Sa réaction, en effet, finit par avoir raison des réticences de Fatma – et même de ses cauchemars postérieurs, nous avouera plus tard cette dernière. Désignant d'un geste ample tous les textes de référence affichés au mur de la salle, Mehrican dit à Fatma : « Mais tous ces textes-là, c'est pareil ! C'est notre vie à nous toutes ! »